

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

NICE - MATIN
NICE

14 OCTOBRE 1967

Les
Expositions
à
Paris

La cinquième biennale de Paris: "Ça fiche la frousse..."

Au Musée municipal d'Art moderne, la Biennale de Paris accueille huit cent soixante artistes de vingt à trente-cinq ans, appartenant à cinquante quatre nations. Mille cinq cents œuvres sont exposées. Toutes les expressions de l'activité artistique sont représentées : peinture, dessin, sculpture, architecture, gravure, médaille, photographie, composition musicale, décor de théâtre, film d'art et de recherche, travaux d'équipe. Suivant l'article 1 du règlement, la Biennale doit « rester largement ouverte aux initiatives les plus diverses et, dans un esprit de haute compréhension, s'attacher à accueillir toutes les tendances ». Dès l'entrée, on constate que cet article 1 est suivi à la lettre ! Sur la vaste terrasse qui sépare le Musée municipal du Musée national, une sorte de python géant jaune se déroule et s'enroule en une trentaine de mètres : ce n'est rien qu'un tube de métal peint de 0,15 de diamètre envoyé par l'un des exposants italiens.

La porte franchie, on monte un escalier au-dessus duquel sont suspendus d'énormes et légers ballons blancs ; il suffit de les repousser d'une main pour les empêcher de se poser sur votre tête. Ou bien on descend un autre escalier et, en bas, on est tenté de marcher sur de jolis petits chemins bleus. Mieux vaut les éviter : c'est de l'eau sur fond bleu-azur. Ils conduisent à des espaces dynamiques en mouvement constant, des structures psychologiques, des pulsopops, des machines à langage. Un « déconditionneur » (sous forme de maquette) est présenté par une équipe bien intentionnée. Dans cet édicule sera dispensée « une brève et intense thérapie audio-visuelle programmée » qui, paraît-il, débarrassera le citadin « de l'agressivité dont il se charge à la suite de contrariétés, de frustrations et de vexations inhérentes à son activité professionnelle ».

Autre excellente idée, d'une exposante française : elle présente une large et haute portière composée de morceaux de sucre enfilés que les visiteurs peuvent croquer si bon leur semble ; elle a malheureusement oublié de prévoir l'alcool de menthe, dont pourtant le besoin se fait sentir après tant de plongées dans le tutur et d'évocations sinistres. Quelques titres d'œuvres donneront une idée de ce qui inspire ces dernières : Mutilation du corps, Dans l'utérus, Soleil de sang, Le massacre des innocents, La nuit des assassins, Détenu à vie, Piège à démon, Vol de l'anglaise, Le samouraï atomisé. Bien sûr, il n'y a pas que celles-là, mais elles sont nombreuses, bien plus nombreuses que les envois respirant la sérénité ou simplement l'équilibre. (Cela tient certainement à l'âge des exposants ; à cette inquiétante « vie en mutation » qui s'étend devant eux). Beaucoup de toiles, parmi les « figuratives », parlent de tragédie, tels ce couple d'amants au visage recouvert d'un mas-



RECONSTRUCTION DU DINOSAURIEN (Pino PASCALI, Italie)

que à gaz et ce fœtus dans le sein maternel, portant également un masque à gaz (envoi suisse).

La plupart des « structurations », par leurs éléments même (polyester, plexiglas, plastique, aluminium, acier, fer) sont d'apparence froide ou même agressive. L'équipe responsable d'une « Structure psychologique de l'espace », cite Gaston Bachelard : «...il ne suffit pas de considérer la maison comme un objet, d'en analyser les descriptions pittoresques et les raisons de confort ». C'est vrai, mais le philosophe aurait-il apprécié les projets d'habitat exposés ici, lui qui écrivait : « Je ne rêve pas à Paris, dans ce cube géométrique, dans cet alvéole de ciment, dans cette chambre aux volets de fer, si hostiles à la matière nocturne » (1) ?

Le régime de la douche écossaise

Le porte-parole d'un des groupes français déclare (et, ce faisant, il est, semble-t-il le porte-parole également de nombreuses nouvelles couches françaises ou étrangères) : « Ni récon-

fort, ni malaise ne sont à quêter dans leur peinture. Il n'y a pas de communication. Le spectateur est laissé seul avec lui-même ». Les peintures en question représentent, pour l'une, un cercle noir au centre d'une toile blanche, pour l'autre des bandes horizontales alternées, pour une troisième les empreintes d'un pinceau. Evidemment, devant cela, le spectateur reste bien seul avec lui-même, et moins agréablement que chez lui, où l'attendent peut-être des tableaux et une bibliothèque plus « communicatifs ». Alors, il finira par ne plus se déranger.

D'autres équipes tiennent au contraire à sortir le spectateur de « son inertie », à le stimuler en lui offrant un espace dynamique en constante mobilité. Il devient « un des éléments de l'espace ». Chacun de ses pas déclenche son, lumière, mouvement. S'il n'est pas suffisamment électrisé, on peut ajouter à l'espace dynamique des miroirs déformants et un sol gonflé. Parions que le spectateur en quête d'exaltation préférera s'offrir un fauteuil au concert, par exemple pour entendre la Nativité. Le résultat est plus certain !

De tout cela, il ne faut pas conclure que la Biennale ne présente aucune œuvre digne de ce nom. Elles existent, mais elles sont perdues dans ce Luna-Park. Il y a beaucoup de recherches. Trop d'inventions gratuites. Une énorme somme de travail d'exécution. Par contre, pas mal d'exposants (mais leur nombre est en diminution) partagent visiblement l'avis de celui qui écrit : « Aujourd'hui, dès qu'un artiste l'a choisi, n'importe quel objet accède à la dignité d'œuvre, hors de la masse indistincte des choses ». Cela nous vaut ces morceaux de métal nommés sculptures, ces toiles maculées nommées tableaux et ces détritiques « promus ».

Malgré le côté cirque de la Biennale, on la quitte avec un sentiment de malaise, sentiment que traduisent ainsi beaucoup de spectateurs, même les plus jeunes : « Ça fiche la frousse ». On a envie de prendre le contre-pied de tout cela, d'aller au Louvre, de visiter des antiquaires et de dîner aux chandeliers ! (II).

Maguy FURHANGE

(I) G. Bachelard : « La terre et les rêveries du repos » (Editions José Corti).

(II) Musée d'Art moderne de la ville de Paris, avenue du Président-Wilson, jusqu'au 5 novembre.